

Jean Blaise

GILLES PINSON



© Stéphane Bellanger / LVAN

De la Maison de la Culture de Nantes au voyage à Nantes en passant par les Allumées, le Lieu Unique, les Nuits blanches de Paris, quelle cohérence verriez-vous dans votre trajectoire ?

Je suis venu à Nantes pour monter une Maison de la Culture. C'était la dernière Maison dite Malraux, financée à moitié par l'État et à moitié par la ville. Finalement, elle ne s'est jamais faite, parce qu'il y a eu des élections municipales en 1983 et que la gauche s'est fait virer. Du coup, pendant 6 ans, on a travaillé à l'extérieur de la ville, on a poursuivi une action culturelle mais en étant nomades. On n'avait pas de lieu, on avait un camion avec du matériel, on allait dans plusieurs villes de l'agglomération qui nous finançaient pour faire des spectacles, des expositions. Il se trouve que parmi les villes qui nous finançaient, il y avait Saint-Herblain dont Jean-Marc Ayrault était à l'époque le très jeune maire. On a fait beaucoup de choses à Saint-Herblain, sous chapiteau. Et puis, en 1989, il s'est présenté à Nantes contre le maire RPR d'alors, Michel Chauty, et il a gagné. Et donc en 1989, on est revenus avec lui à Nantes et là, a commencé l'aventure des Allumées, du Lieu Unique, d'Estuaire, jusqu'au Voyage à Nantes. Je rappelle tout ça parce que c'est pendant les années d'exil, de résistance, que j'ai pris goût à l'action culturelle hors des murs. On s'est aperçus qu'on avait la possibilité de toucher un plus grand nombre de personnes qu'en

Depuis le début des années 1980, Jean Blaise est le grand architecte des politiques culturelles nantaises. Son premier coup d'éclat est l'organisation entre 1990 et 1995 des Allumées. Pendant 6 nuits, les artistes d'une métropole étrangère sont invités à investir les lieux les plus improbables de la ville. En 2000, il crée le Lieu Unique dans la friche des usines LU et en 2007, Estuaire, biennale de *land art*, qui fait redécouvrir l'estuaire de la Loire aux Nantais et aux Nazairiens. Enfin, en 2011, il prend la direction du Voyage à Nantes, à la fois structure de gestion des équipements culturels de la ville, marque participant à la promotion de la ville et série d'événements estivaux.

restant dans une boîte. Par la suite, tous les projets que j'ai mis en place avec mon équipe ont été des projets un peu atypiques, un peu rejetés par le système des Maisons de la Culture. Par exemple, les Allumées, c'était toute la ville que l'on investissait. On allait certes dans des lieux institutionnels comme l'opéra, mais on allait aussi dans des appartements privés, dans le tablier d'un pont, dans des friches industrielles, dans la rue. On considérait que toute la ville dans son ensemble devait être imprégnée de l'esprit de la manifestation. Et je pense que c'est ce qui a fait son succès alors. Cette espèce d'invasion de Nantes par des artistes d'une autre ville a été très appréciée par le public. Il y avait vraiment une mobilisation. Ensuite, quand on a fait le Lieu Unique, on a beaucoup réfléchi à ne pas faire une maison de la culture classique. On a essayé de créer un morceau de ville dans une friche industrielle, l'usine LU. Il y avait bien évidemment une salle de spectacle, mais cette salle était convertible, elle pouvait devenir une salle d'exposition

en enlevant les gradins et le plateau. Surtout c'est un lieu de vie avec un grand resto, un grand bar, une librairie, un hammam en sous-sol et une crèche au 2^e étage. Et puis c'est ouvert tout le temps, jusqu'à deux heures du matin et parfois davantage. C'est ouvert le dimanche. C'est très important, je ne comprends pas que des Maisons de la Culture, des scènes nationales soient fermées le dimanche. Ensuite, quand on a fait Estuaire, on est allés installer des œuvres *in situ* sur les rives de l'estuaire avec tout ce que cela comportait de rencontres, de relations avec les populations sur le territoire. Ça a été une expérience formidable, on touchait vraiment des publics qui ne mettaient jamais les pieds au Lieu Unique. Quand on négociait avec les chasseurs à Lavau, c'était un public qui ne nous connaissait pas, qui pouvait rejeter les formes d'art qu'on proposait, et avec lequel il fallait négocier, discuter. Ça a été extrêmement fort. Avec le Voyage à Nantes, on est dans la même logique. C'est la ville elle-même qui est prise, investie par le travail des artistes. Voilà la logique que nous avons suivie.

**Vous dites souvent que
« la culture, avant tout, c'est la
ville ». Pouvez-vous revenir sur
cette affirmation ?**

La question qui nous est posée à nous professionnels de l'action culturelle, c'est comment on rend la culture accessible au plus grand nombre. On a fait semblant de croire qu'on le faisait dans nos lieux culturels, en sachant pertinemment qu'on touchait 6 % de la population, et encore. On faisait venir des hordes de scolaires pour gonfler les chiffres, mais ces scolaires, on ne les retrouve pas dix ans après dans nos salles. J'ai toujours été à la recherche de la proposition qui fasse qu'on dépasse ces publics avertis et qu'on aille véritablement au front vers l'ensemble de la population. Et le seul endroit où on peut le faire c'est la ville, c'est l'espace public, c'est ce qui appartient à tout le monde. Je ne demande pas que l'on supprime les lieux, les institutions, mais il faut trouver un moyen pour que ces institutions s'ouvrent sur l'extérieur. Bien sûr, cela comporte des risques. Très souvent, on est confrontés à l'hostilité dans l'espace public. On nous renvoie souvent la question des subventions gaspillées pour des choses qui ne servent à rien. Cette confrontation, il faut l'accepter, il faut la gérer, et il faut la poursuivre contre vents et marées avec un discours et des actes. Je pense aujourd'hui que le réseau des institutions culturelles ne peut se sauver que comme ça, c'est-à-dire en s'exposant aussi dans l'espace public, en faisant sortir les artistes dans l'espace public et en faisant entrer le public dans les espaces fermés.

**Cette pratique tournée
vers l'espace public
vous met-elle en porte-à-faux
avec le monde de la culture ?**

Bien sûr, parce que d'une certaine façon c'est non conforme. D'une certaine façon, rester dans son lieu, c'est être à l'abri. J'en ai dirigé plusieurs, je le sais, on est protégé. On est protégé d'abord par les murs sachant que ceux qui n'ont pas les codes ne viennent pas. Protégé aussi par le ministère de la Culture, protégé par une certaine idée de la culture qui est entretenue par la profession. Et finalement aujourd'hui, ce qui est défendu à l'intérieur de ces lieux, c'est la création artistique, ce n'est pas l'accès à la création artistique. Et puis à l'intérieur d'un lieu, on peut faire ce que l'on veut, on n'a jamais de problème. On le voit bien avec l'affaire Anish Kapoor ou l'affaire McCarthy. Ces personnes font des expositions dans des lieux sans aucun problème. Et dès qu'ils vont dans l'espace public, dans le parc du château de Versailles ou sur la place de la Concorde, ils ont des problèmes. Ce que je regrette avec McCarthy, c'est qu'on n'ait pas assumé, c'est-à-dire que ni le ministère de la Culture, ni la FIAC, ni la ville de Paris n'ont vraiment défendu l'œuvre. Elle a disparu, alors qu'il fallait l'imposer à nouveau, quel que soit le jugement qu'on portait sur l'œuvre. La seule façon de sensibiliser le public à l'art contemporain est de se confronter à lui

et de parler avec lui. D'où la présence, dans le cadre d'Estuaire, de médiateurs dans la rue. Devant les œuvres, on a des médiateurs, le plus souvent ce sont des étudiants des écoles d'art, d'architecture ou de design, qui sont là pour expliquer ce que l'artiste a voulu faire, sans porter de jugement. Ils sont sans arrêt soumis aux questions et parfois aussi à l'hostilité du public. Des gens qui viennent râler contre les subventions. Mais en fait, la raison principale de cette hostilité, c'est le sentiment d'une agression.

**La biennale Estuaire a été conçue
en réponse à une demande
politique : faire exister un terri-
toire métropolitain dans l'imagi-
naire de ses habitants. Est-ce le
rôle de l'action culturelle que de
répondre à ce type de commandes ?**

L'action culturelle – je ne parle pas de la création mais bien de l'action culturelle – ne se fait qu'avec le politique. Cela me paraît totalement évident. Effectivement, on peut être à l'abri du politique dans son sanctuaire. Mais quand on a vraiment envie de concerner une ville, notre action ne peut se faire qu'avec le politique. Ce que j'ai pu faire à Nantes avec mon équipe, je n'aurais jamais pu le faire sans une forme de complicité avec Jean-Marc Ayrault. La réalisation d'actions dans les espaces publics, c'est grâce au politique. Ceci dit, cette relation n'est jamais facile.



Cela ne peut pas, cela ne doit pas être une soumission. Si on avait été soumis aux politiques quand on a fait Estuaire, avec les villes de Nantes et de Saint-Nazaire, avec Nantes métropole, la région, le département, l'ensemble des communautés de communes concernées par ce territoire, on n'aurait jamais réalisé les œuvres que nous avons réalisées. C'est une discussion, une tension permanente qu'il faut assumer. On n'a pas toujours été d'accord avec Jean-Marc Ayrault, on a eu quelques conflits qu'on a réussi à résoudre par la discussion. Parce que ce que nous proposons nous semblait fondé, et on expliquait pourquoi c'était fondé, et le politique l'acceptait. Mais ça dépend des politiques.

La « démocratisation culturelle », qui était au cœur des politiques culturelles depuis Malraux, n'a-t-elle pas laissé la place au marketing culturel territorial ? Les enjeux d'attractivité n'ont-ils pas pris une place démesurée dans les politiques culturelles des villes ?

Démesurée, je ne sais pas, mais importante évidemment. Pas pour toutes les villes toutefois. Il y a finalement peu de villes qui s'appuient sur la culture, sur la création artistique pour montrer leur intelligence. Mais ça va

venir parce qu'effectivement la compétition entre les villes va être telle que l'action culturelle et la capacité à créer vont être déterminantes dans le choix de localisation des individus et des entreprises. Tout va se jouer au niveau des métropoles. C'est clair, il va y avoir une compétition. Mais nous au départ ici, on ne l'a pas fait pour ça. Quand Jean-Marc Ayrault a décidé de créer un dispositif culturel fort, c'était effectivement pour des raisons d'image. Il savait qu'il lui faudrait vingt ans pour faire des lignes de tramway et pour urbaniser l'Île de Nantes, qui était la friche des chantiers navals. Mais il voulait montrer tout de suite que cette ville avait envie de bouger. Il a choisi la culture parce que c'était le levier le plus rapide. Et on a créé les Allumées en un an. L'image de la ville était certes une préoccupation centrale, mais on n'a jamais pensé au tourisme ! On n'a jamais pensé créer une nouvelle économie sur la base de la culture. L'objectif premier c'était faire en sorte que les Nantais soient heureux dans leur ville. Ensuite, il fallait montrer que cette ville était inventive et intelligente. Et à l'époque où on a créé les Allumées, on était très couverts par la presse nationale, c'était le moment de la naissance de Canal Plus, on était totalement dans cet esprit-là,

un peu décalé, un peu nouveau. Donc évidemment, ça a été très important et on a conservé cette image avec tout ce qu'on a fait par la suite. Quand je dis « nous », ce n'est pas que mon équipe. La Folle Journée, le Royal Deluxe ont participé de ce même esprit décalé. Donc évidemment, ça a été très important pour l'image. Ensuite, les choses basculent en 2007. On crée alors Estuaire, une biennale d'art contemporain. Le château des Ducs de Bretagne et son musée rouvrent leurs portes, les Machines de l'Île s'installent sur l'Île de Nantes. On voit alors arriver un « tourisme culturel » à Nantes. Jean-Marc Ayrault commence à se dire qu'il y a là une économie possible, non délocalisable autour de laquelle il est possible de créer une stratégie. En 2010, on crée donc la structure du Voyage à Nantes pour mettre en place cette stratégie, et la communication qui va avec, en s'appuyant sur le dispositif culturel de la ville. C'est véritablement l'ensemble du dispositif culturel qui est mis en branle, qui joue collectif. Je pense que la première réussite du Voyage à Nantes, c'est d'avoir réussi à faire ouvrir tous les lieux culturels de la ville, de 10h du matin à 19h, tous, sans interruption, pendant deux mois. C'est ça, la réussite du Voyage à Nantes.

Les Allumées, Fins de Siècle, le Lieu Unique mais aussi Royal de Luxe, La Folle Journée, et un peu plus loin le Hellfest, y a-t-il un savoir-faire nantais en matière d'action culturelle ?

Je pense qu'il y a eu une audace qui a été permise par le politique. On a inoculé progressivement le poison positif de la création artistique. Aujourd'hui, la population, sans le savoir, accepte des audaces, des formules décoiffantes, accepte l'art dans l'espace public et en redemande, vraiment. Avec la Folle Journée, René Martin a même réussi à faire qu'un événement de musique classique puisse être aussi décoiffant.





Le lieu unique | © Patrick Gerard /LVAN

Ne parlons pas du Hellfest à Clisson ! Il y a effectivement cette audace qui a été permise et qui est aujourd'hui revendiquée par la population et par les politiques.

Ce que vous avez inventé avec d'autres à Nantes, est-ce que vous auriez pu l'inventer ailleurs qu'à Nantes ?

Je pense que c'est une ville qui avait besoin de ça. À la fin des années 1980, c'était une ville en mauvais état. La fin des chantiers navals, fin 1986, quasiment en même temps que la fermeture de l'usine LU au cœur de Nantes. C'est une ville qui a été détruite en grande partie pendant la guerre, qui n'a plus beaucoup de patrimoine, en tout cas pas autant que d'autres villes en France comme Bordeaux notamment. C'est une ville qui a été déformée par les comblements des bras de la Loire et de l'Erdre. C'est une ville qui était mal en point, vraiment. Cette ville avait vraiment besoin d'un sursaut, d'une énergie, d'une créativité. Donc j'ai envie de dire qu'elle était prête à accueillir une démarche d'action culturelle novatrice parce qu'elle en avait besoin. Peut-être que si la ville était restée telle qu'elle était au XIX^e siècle, on n'existerait pas aujourd'hui, parce qu'elle était très belle, elle avait

un patrimoine incroyable, on l'appelait la Venise de l'Ouest. Voilà, il y a eu un effet de compensation, il me semble. Et puis, quand même, on a eu la chance d'avoir des politiques qui ont vraiment bossé sur la durée. On a eu la chance d'avoir la durée et en même temps la possibilité à l'intérieur de cette continuité de faire des choses différentes.

Jean Viard affirme que la culture n'a pas la même place à Bordeaux. Vous qui connaissez un peu Bordeaux, partagez-vous cet avis ?

J'ai peur de tomber dans les clichés, parce que je ne vis plus à Bordeaux, et que cette ville est en train de changer. Mais la culture est peut-être plus affaire de représentation à Bordeaux. On est dans un dispositif plus classique peut-être. On voit bien pourquoi Evento n'a pas pris, parce qu'effectivement ça paraissait un peu greffé sur cette ville. Mais ce qu'on sait, c'est que d'une certaine façon, l'institution à Bordeaux n'a pas vampirisé l'alternatif. Il y a à Bordeaux des collectifs, des artistes intéressants qui sont connus mais qui ont dû se développer tous seuls. Il y a deux mondes à Bordeaux. À Nantes, ça se fond un peu. On a d'une certaine façon, et parfois on nous le reproche, vampirisé l'alternatif. Parce qu'on a

travaillé avec ces artistes-là, on les a fait bosser. Je pense que c'est ça la différence entre les deux villes. Et puis ce que je disais auparavant, le patrimoine de Bordeaux qui en impose et qui donne un esprit à la ville, une ambiance.

Depuis le début des années 1980, vous êtes resté fidèle à Nantes. Pourquoi cet enracinement ? Vous avez parlé du lien fort avec le politique, est-ce qu'il y a d'autres éléments explicatifs ?

Je pense que c'est la principale raison, parce que dans le même temps j'ai travaillé ailleurs. J'ai créé un festival au Viêt Nam, j'ai créé les Nuits Blanches à Paris et j'ai fait des missions d'étude, y compris à Bordeaux. Et donc, j'ai vu comment ça se passait ailleurs. Je pense que j'ai eu à Nantes les meilleures conditions que je pouvais espérer et je les ai encore. Il y a une continuité et en même temps on a eu la possibilité de changer l'offre culturelle très fréquemment. Il n'y a pas eu d'effet de lassitude, d'ennui. Et on a encore des objectifs à atteindre ! Et puis le réseau qu'on a constitué dans cette ville est tel que c'est devenu un trésor que l'on hésite nécessairement à laisser. —